

En effet, pour les habitants du désert l'hyène, cet animal lâche, astucieux, hypocrite, ce reptile des quadrupèdes, si nous pouvons nous exprimer ainsi, est l'objet du plus profond dédain.

N'attaquant jamais l'homme vivant, ne se repaissant que de cadavres, suivant les caravanes et les troupeaux dans le désert, comme le requin suit les navires dans l'Océan, elle guette sans cesse une proie qu'elle n'a ni le courage ni la hardiesse de saisir, à moins que la fin ne la presse.

Les Arabes dédaignent d'attaquer cet hôte commun de leur plaines : s'ils le rencontrent, ils l'écrasent à coups de bâton.

Aussi fut-ce en regrettant de s'être dérangés pour une semblable cause que Moro et l'Indien reprirent leur place sur le gazon que nouillait une rosée abondante, de l'atteinte pernicieuse de laquelle ils se préservèrent en se drapant dans leur burnous.

La nuit était devenue aussi froide que le jour avait été chaud.

Les cris de bêtes fauves continuaient toujours leur étourdissant et lugubre concert.

## XI

### LE COMTE HENRI

—Ce que je vous raconte vous intéresse-t-il toujours ? demanda le narrateur en regardant fixement son compagnon.

—Plus que jamais ! répondit celui-ci.

—De sorte que vous désirez sans doute que je continue ?

—J'allais vous en prier.

—Eh bien, écoutez moi donc, jeune homme, et écoutez-moi avec une attention profonde, reprit l'Indien d'une voix grave.

De quels arguments se servit le comte pour vaincre la noble résistance de la jeune fille, à l'aide de quelles douces et tendres paroles parvint-il à cicatriser cette conscience justement alarmée ? Peu important ces détails !

Qu'il vous suffise de savoir que l'amour triompha des refus obstinés de Blanche, et que le comte Henri posa sur son front pâli par la douleur la couronne seigneuriale que lui avaient légués ses ancêtres.

On eût dit alors qu'une existence nouvelle commençait pour la jeune et belle épouse.

Oubliant le cruel souvenir du passé, elle se consacra de toute la puissance de son âme et de son cœur au bonheur de son époux.

Bientôt le ciel, voulant récompenser sans doute la généreuse conduite du comte et la sainte piété de la comtesse, le ciel bénit cette union.

Un fils, en venant au monde, resserra plus puissamment encore les liens qui unissaient déjà Blanche et Henri.

Ce fut à ce moment, je vous l'ai dit, que j'appris en Hollande la nouvelle du mariage du comte en recevant son invitation pressante de me rendre au château.

Revoir les lieux où avait vécu la seule femme que j'eusse aimée et que je considérais comme à jamais perdue pour moi, me causait une appréhension pénible.

J'hésitai à reconnaître comme il le méritait le souvenir amical que m'avoyait le comte, et ce ne fut que sur un deuxième message plus pressant encore que le premier que je quittai la Hollande et me mis en route pour la Picardie.

J'ignorais alors absolument dans quelles circonstances s'était accompli le mariage de mon ami et quelle était la femme qu'il avait épousée.

Le comte me reçut avec les plus vives démonstrations de

tendresse. Je l'aimais sincèrement moi-même, et notre réunion me causa une douce et vive émotion.

Il y avait deux années que nous ne nous étions vus.

Le comte m'apprit la naissance de son fils, et m'entraîna vivement pour me présenter à la jeune mère.

Ce fut alors seulement que je reconnus dans la femme qu'avait épousée mon ami, celle dont le souvenir de m'avait pas quitté un seul instant, celle que j'avais aimée et que j'aimais encore.

Blanche, qui ne m'avait vu qu'un soir et durant plusieurs heures, ne se rappela sans doute pas le cavalier qui l'avait escortée depuis Amiens jusqu'à sa demeure, car en me voyant elle ne manifesta aucun souvenir et m'accueillit avec cette grâce charmante qui m'avait séduit deux années plus tôt.

Muet d'émotion, de stupéfaction et de douleur, je demeurai tremblant et anéanti devant la jeune comtesse qui me regarda avec un étonnement mal dissimulé.

Le comte, surpris lui-même de l'état dans lequel je me trouvais subitement, s'empressa de m'en demander la cause, croyant à une indisposition foudroyante.

Enfin, me remettant un peu, je parvins à balbutier quelques paroles et, rejetant le trouble de mes sens sur la fatigue du voyage, je me retirai dans l'appartement que m'avait fait préparer mon ami.

Les quelques heures que je passai seul furent témoins de toutes les tortures de mon cœur.

À la vue de Blanche, la passion que je ressentais pour elle avait acquis un redoublement de force.

Je l'avais crue morte et j'avais pleuré amèrement sa perte, mais en la retrouvant vivante plus belle et plus charmante que jamais, en constatant entre elle et moi l'obstacle infranchissable qui s'était créé en mon absence, je sentis à l'amour qui brûlait mon cœur s'ajouter le poison corrosif d'une jalousie sans bornes.

J'étais jaloux de mon ami, j'aimais sa femme et je sentais la haine se substituer rapidement à l'amitié que j'avais éprouvée jusqu'alors.

Mille pensées furieuses se heurtaient dans mon cerveau en délire, lorsqu'Henri vint lui-même me trouver et me raconta les circonstances qui avaient précédé son union.

Ce récit, que je viens de vous faire, calma mon esprit et me permit de reprendre conscience de mes actes et de mes paroles.

Lorsque le comte acheva, une résolution généreuse et inébranlable était fixée dans mon cœur.

Je voulais partir à l'instant même, quitter le château et ne plus revoir jamais ni le comte, ni la comtesse.

Tous deux devaient toujours ignorer ma funeste passion : je devais donc être seul à souffrir.

Prétextant mille projets dont je ne me souviens plus aujourd'hui, je déclarai au comte qu'il me fallait sur l'heure me remettre en marche vers Paris.

Ne cédant ni à ses instances ni à ses prières, me renfermant dans une décision formellement arrêtée, je quittai le château la nuit même sans avoir revu Blanche.

J'accourus à Paris : j'avais trente ans alors, j'étais jeune et dans toute la plénitude de mes facultés.

Je compris que, pour combattre la passion qui faisait malheur, il fallait substituer à cette passion une autre plus saine encore, guérir un amour par un autre amour.

Je me lançai dans la vie aventureuse, dans le désordre, dans les intrigues galantes, dans les complots de la cour.

Mais les aventures, les galanteries, la politique, n'apportèrent pas l'oubli.